

Scientifiques, Politiques et Littéraires.

MONTREAL, MARDI, 6 AOUT 1844.

No. 76

VIE PUBLIQUE ET PRIVEE DE NAPOLEON BONAPARTE. PAR L. G. MICHAUD, PRINCIPAL REDACTEUR DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

Suite et fin.

M. Michaud est entré dans des détails très-intéressants sur la mort de Napoléon, et mes lecteurs me sauront gré de les transcrire ici. "A Ste. Hélène, dit-il, ainsi que la plupart des hommes qui ont vécu dans une grande agitation, et qui n'ont pas eu le temps de se recueillir, Napoléon parut penser sérieusement à une autre vie. "Je ne suis ni un incrédule, ni un philosophe," disait-il, "je crois à l'existence d'un Dieu," puis, il avait les yeux vers le ciel: "Quel est celui qui a fait tout ça?" On sait que dès les premiers temps de son arrivée à Ste. Hélène, il s'était plaint de n'y voir ni prêtre, ni église. "Une de mes peines ici," disait-il, "c'est de ne pas entendre de cloches, et de manger du pain moisi." Plus tard, puis il avait fait demander qu'on lui envoyât, de France ou d'Italie, un prêtre catholique; mais ces demandes, confiées à Bertrand, étant restées sans réponse, il le soupçonna de ne pas les avoir fait parvenir, et ce fut le commencement d'une mésintelligence qui devint assez vive pour que le général parût, pendant quelque temps, disposé à quitter Ste. Hélène, sans que Napoléon en témoignât aucun déplaisir. Les demandes étaient cependant à la fin parvenues en France et en Italie. Le cardinal Fesch, qui était à Rome, choisit aussitôt deux ecclésiastiques, qui Sa Sainteté fit partir pour Ste. Hélène. Les deux ecclésiastiques furent très-bien reçus. Depuis leur arrivée, la messe fut dite chaque dimanche à Longwood, et tous les autres devoirs de la religion pratiqués exactement; circonstance assez remarquable de la part de celui qui avait persécuté le pape romain avec tant d'aigreur, et qui n'avait jamais montré beaucoup de ferveur religieuse. Il s'en repêchait sincèrement alors, et le disait sans déguisement, professant hautement la plus grande admiration pour les vertus de Pie VII, qu'il appelait un agneau. Il eut, dans le même temps, avec ses compagnons d'exil, surtout avec Bertrand, qu'il voulait persuader, des conversations sur la religion, dans lesquelles on remarqua des pensées vraiment étonnantes et dignes des plus profonds théologiens. Ce général lui ayant dit un jour sur un ton fort inconvénant: "Qu'est-ce que Dieu? Laissez-vous vu?" Je vais vous le dire, répondit Napoléon: Comment jugez-vous qu'un homme a du génie? Le génie est-il une chose visible? Où en savez-vous pour y croire? Sur le champ de bataille, au fort de la mêlée, quand vous aviez besoin d'une prompt manœuvre, d'un trait de génie, pourquoi, vous le premier, me cherchiez-vous de la voix et du regard? Pourquoi s'écriait-on de toute part: "Où est l'empereur? Que signifiait ce cri, si ce n'est de l'instinct, de la croyance en moi, en mon génie? Messieurs, vous ont fait croire en moi; eh bien! l'univers me fait croire en Dieu... Les effets merveilleux de la toute-puissance divine sont des réalités plus éloqu coastes que mes victoires. Qu'est-ce que la plus belle manœuvre auprès du mouvement des astres? ... A ces derniers moments, Napoléon ne s'occupa plus que de ses devoirs de piété, et le prêtre Vignal ne dut plus s'éloigner un seul instant. "Je suis né dans la religion catholique, lui dit-il; je veux remplir tous les devoirs qu'elle impose, et recevoir toutes les consolations, tous les secours que je dois en attendre." Ayant remarqué dans son incédent quelques signes de désapprobation, il lui dit avec force: "Pouvez-vous ne pas croire en Dieu? Tout proclame son existence; et les plus grands esprits l'ont cru..." Une autre fois, le docteur s'étant permis de rire aux éclats et de la manière la plus indécente, d's apprêts que l'empereur avait ordonnés pour une cérémonie religieuse, Napoléon, le taqua rudement, et dans des termes si énergiques, que Marchand, qui les entendit, n'a pas osé les répéter. "Le 29 avril, dit le comte de Montholon, j'avais déjà passé trente-neuf nuits au chevet de l'empereur, sans qu'il eût permis, même à mon vénérable compagnon de chaîne, le général Bertrand, de me remplacer dans ce pieux et filial service, lorsque, dans la nuit du 29 au 30, il affecta d'être effrayé de ma fatigue, et m'engagea de faire venir à ma place l'abbé Vignal. Son insistance me prouva qu'il parlait sous l'empire d'une préoccupation étrangère à la prière qu'il m'exprimait. Il me permit de lui parler comme à un père; j'osai lui dire ce que je comprendrais: il me répondit sans hésiter: "Oui, c'est le prêtre que je demande, et il ne me laisse seul avec lui, et ne dites rien. J'obéis, et lui amenai immédiatement l'abbé Vignal qui je prévins du saint ministère qu'il allait remplir." Ainsi intréduit auprès de Napoléon, et resté seul avec lui, le prêtre y remplit tous les devoirs de son ministère. Après s'être humblement confessé, cet empereur, naguère si superbe, reçut le viatique, l'extrême-onction, et il passa la nuit en prières, en actes de piété aussi touchés que sincères. Le lendemain, dès le matin, quand le général Montholon parut, il lui dit d'un ton de voix affectueux et plein de satisfaction: "Général, je suis heureux, j'ai rempli tous mes devoirs; je vous salue, à votre mort, le même honneur. J'en ai vu bien, voyez-vous, je suis Italien, enfant de la classe de la Corse. Le son de ses cloches m'émeut, la vue d'un prêtre me fait plaisir. Je voulais faire un mystère de tout ceci; mais cela ne convient pas; je dis, je veux rendre gloire à Dieu. Je doute qu'il lui plaise de me rendre la santé. N'importe; donnez vos ordres, général, fa les dresser un autel dans la chambre voisine; qu'on y expose le Saint-Sacrement, et qu'on dise les prières des quarante-heures." Le comte de Montholon se disposa à sortir pour exécuter cet ordre, Napoléon le retint: "Non, lui dit-il, vous avez assez d'ennemis; comme noble, on vous imputerait d'avoir arrangé tout cela d'après votre tête, et la même étant perdue; je vais donner les ordres moi-même." En conséquence le général se retira dans sa chambre et se jeta sur son lit tout habillé. Il s'était endormi, lorsqu'un bruit extraordinaire le réveilla, et qu'il vit le général Bertrand entrer, et lui dire sur un ton fort animé: "Qu'est-ce donc qu'une chapelle en permanence, chez l'empereur, et l'abbé Vignal ne cessant d'officier?—Vous pouvez le demander à lui-même, répondit M. de Montholon avec calme. —Comment cela, répliqua Bertrand, puisque c'est de vous seul que St. Denis en a reçu l'ordre?—Il fallut des cordes chez l'empereur, où, sans respect et sans égard, le général Bertrand ne craignait pas de lui représenter que de pareils actes, que la renommée portera en Europe, étaient politiquement peu convenables, et plutôt d'un religieux que d'un vieux soldat, de son empereur. A ces mots, Napoléon, se levant sur son séant, s'écria d'une voix forte: "Général, je suis chez moi; vous n'avez pas d'ordres à donner ici; vous

n'en avez pas à recevoir; pourquoi y êtes-vous? Est-ce que je me mêle de votre ménage, moi?" Alors Bertrand, contraint de sortir, ne le fit que d'une manière peu respectueuse, levant les épaules, et prononçant d'un ton de mauvais-humeur quelques paroles, parmi lesquelles on distinguait celle de capucin. Comme l'abbé était démolé, il fallut la reconstruire, et toutes les cérémonies furent reprises selon les ordres de l'empereur. Il eut encore quelques moments lucides, et se rappela ce qu'il avait fait de bien en sa vie pour la religion. "J'avais le projet de réunir toutes les sectes du christianisme," dit-il; nous en étions convins avec Alexandre à Tilsit, mais les revers sont venus trop tôt. Du moins, j'ai rétabli la religion. C'est un service dont on ne peut calculer les suites; que deviendrait les hommes sans religion? Puis il ajouta: "Il n'y a rien de terrible dans la mort, elle a été la compagne de mon orpèlle pendant ces trois semaines; et à présent elle est sur le point de s'emparer de moi pour jamais. J'aurais désiré revoir ma femme et mon fils; mais que la volonté de Dieu soit faite." Le 30 mai, il reçut une seconde fois le viatique, et après avoir dit adieu à ses généraux, il prononça ces mots: "Je suis en paix avec le genre humain," et il joignit les mains en disant: "Mon Dieu!" Les mots tête, armée, furent les derniers, qu'il prononça, ce qui indique que, dans le délire du moment suprême, son imagination errait encore sur le champ de bataille. Ce fut le 5 à six heures du soir qu'il expira.

Le lecteur ne se plaindra pas de la longueur de cette citation: tout est ici intéressant, et c'est un des plus beaux triomphes que la religion ait jamais remportés. Je ne puis me refuser encore au plaisir de transcrire la fin du portrait de Napoléon par M. Michaud. "Napoléon, dit-il, n'était ni haïssable, ni cruel. Sa politique, ou ce qu'il croyait être sa raison d'Etat, a pu seule le conduire à quelques faits dignes de ces détestables successeurs de César, qui abusèrent si horriblement du pouvoir. Les atrocités des chefs de l'empire romain se rencontrent d'ailleurs rarement dans l'histoire des temps modernes, surtout en Europe, où le christianisme a si heureusement adouci les mœurs; les caractères des peuples et des rois. Elevé dans les meilleures doctrines de cette religion sainte, Napoléon ne les oublia jamais entièrement. Il a dit souvent, même dans ses plus grands succès, que le jour le plus heureux de sa vie était celui de sa première communion, qu'il se rappellerait toujours l'aspect de cette cathédrale d'Ajaccio, où il s'était prosterné devant Dieu avec tant de foi et d'humilité. Si, au milieu des agitations de la guerre et de la politique, il pratiqua peu les devoirs de la religion, du moins il la respecta et la protégea, même dans le temps où il persécutait le Saint-Siège; et jamais on ne le vit se déshonorer par les blasphèmes, par les stupides dénégations, ou par les révolutions. A Sainte-Hélène, il finit par revenir sincèrement aux principes de son éducation première; ce fut la consolation de ses derniers moments. Et qu'on ne pense plus qu'il en soit venu là par suite des faiblesses, des terreurs d'un moribond; il s'en était occupé sérieusement en pleine santé, dès son arrivée dans cette île, où son plus grand occupé fut de ne trouver ni églises, ni prêtres. Il brava, pour en faire venir, pour les soutenir dans l'exercice de leur saint ministère, les contrariétés, les injures, même des sa lenteurs, et, resté presque seul au milieu de ce déboisement d'impitié, il mourut un véritable martyr, et d'une manière aussi exemplaire, aussi chrétienne, peut-être qu'aucun des rois que l'on puisse citer." De ces nobles et judicieuses réflexions de M. Michaud, il faut conclure l'indispensable nécessité d'une éducation religieuse. Napoléon fut élevé dans les meilleures doctrines de cette religion sainte, et Napoléon mourut en chrétien sur son rocher. Nos législateurs parlent aussi beaucoup d'éducation religieuse; ils veulent de la religion pour leurs enfants. Qu'ils comprennent donc que la seule manière de leur en donner est de pratiquer eux-mêmes ce qu'ils enseignent aux autres: M. Michaud les renvoie à Napoléon, et ils ne se plaindront pas de l'exemple.

CORRESPONDANCE.

M. L'EDITEUR, Veuillez insérer ce qui suit dans votre journal:

Nombre de mariages, baptêmes et sépultures qui ont eu lieu dans la paroisse de Montréal depuis 1623 jusqu'à 1835 inclusivement.

Table with 3 columns: Year, Mariages, Baptêmes, and Sépultures. Rows range from 1643-1663 to 1823-1835, with a total row at the bottom.

Ce relevé fait, comme on voit de 20 en 20 ans, ne concerne que la population catholique, soit Franco-Canadienne, soit Irlandaise. On observera que, dans le premier choléra surtout, beaucoup d'étrangers vinrent mourir à Montréal. Des observateurs attentifs suppléeront à ce qui manque à ce relevé. Vivant à la campagne depuis plusieurs années, je n'ai pu suivre les choses